

Julie TOLOMELLI

UN CAILLOU AU COEUR

Quand j'ai commencé à écrire, Le malaise qui enveloppait mon quotidien était presque à son maximum. Les journées s'écoulaient lentement, toutes sans intérêt. Je trouvais une parade au laché prise total dans l'écriture, sans conviction cependant. Décrire une douleur aux mille visages, vers laquelle je m'entêtais à courir les bras grand ouverts, telle était ma motivation. Je me sentais seule et sans intérêt. que faire d'autre alors que de forcer quoi que ce soit à absorber le flot de paroles et de cris muets : un papier virtuel. Les mots venaient tout seuls, le style était fluide, agréable et les sujets insupportables de redondance tant il m'était important de ressasser encore et encore des défaites sentimentales

Quand je relis ce que j'ai écrit il y a presque deux ans maintenant, j'ai l'impression d'avoir oublié mon cerveau quelque part. les mots me glissent de la pensée comme une anguille sous les mains du pêcheur. Plus d'envie non plus d'aligner des phrases et de former des billets dans un blog, puisque de toutes façons personne ou presque ne les lira.

De tout ce que j'ai pu extraire de mon malaise ou de mes contemplations, il ne reste que quelques textes-nouvelles rassemblés dans ce recueil sans prétentions. En effet, pourquoi prétendre à quelque reconnaissance quand on pressent que tous ces mots ont peut être déjà été écrits dans ce sens pour exprimer les mêmes choses.

Chapitre 1

Impressions

Près du rayon traiteur, un rôtissoire démontée dans un chariot, chaque partie d'un gris sale. Une matière gluante et blanche sur les bords tranchants de certaines pièces. Je passe dans le rayon, mon regard glisse sur le chariot, mon cœur se soulève.

Une femme s'est assise, sur un siège de l'autre côté de l'allée étroite. Elle n'est pas face à moi, mais je peux voir précisément tous les traits de son visage. Agée d'environ soixante ans, les cheveux vaguement teints en blond, un cou flasque envahi de rides. Un soleil trop recherché donne à la peau de cette dame un hâle tacheté. Elle n'est pas d'humeur joyeuse. Elle a mis du rouge à lèvres. Couleur indéfinissable, entre le rose fuschia et le rouge, posée sur des lèvres encore charnues. Je regarde longtemps ce fruit mur, porté outrageusement à la vue de tous. On le croirait prêt à éclater. Sa bouche ne s'est pas ouverte. La femme s'est levée puis a quitté le train à la station châtelet.

Elle marche devant moi. Elle va le rejoindre dans son appartement. Elle est fine avec de longs cheveux et de grands yeux noirs. Habillée simple : jean et gilet noir. Beauté syrienne, on me l'a assez répété pour que je m'en souviene. Est-ce parce qu'elle est plus belle et plus jeune que moi que j'ai envie de la jeter à terre pour l'étrangler ?

Peu importe, elle a réussi où j'ai échoué : le garder aussi amoureux qu'au premier jour. Je sens mon corps se gorger de haine. Mes muscles des bras se contractent, mes poings et ma mâchoire se crispent. La violence pèse sur chacune de mes cellules. Je suis au bord de l'explosion.

Plus qu'elle, c'est moi que je voudrai tuer.

Encore un après midi dans un hôtel. Une chambre modeste largement éclairée par une fenêtre donnant sur la rue. le lit occupe une bonne partie de la pièce.

Il s'est allongé sur le couvre lit fleuri. une main posée sur son

ventre, la jambe droite pliée, il me regarde, avec un petit sourire. Mes chaussures neuves, achetées pour l'occasion me font mal aux pieds. Je n'ai qu'une hâte, celle de les enlever. Mes pieds se posent de toute leur surface sur la moquette rêche. Je ne les imaginai pas si plats. J'engage quelques pas pour me réhabituer à leur nature. Je m'approche du lit et monte au dessus de lui. Je le domine de ma petite taille. Un pied de chaque côté de ses flancs, je laisse mon corps se poser sur son bassin. Il passe les bras autour de ma taille et m'attire vers lui. Je presse ma bouche contre la sienne. Ses lèvres sont moelleuses, féminines. Je ferme les yeux. Je suis au chaud au creux de ses joues. Sa salive, un peu épaisse, se mélange à la mienne. Nos bouches se referment, se séparent, puis se retrouvent. des frissons parcourent ma nuque. Sa main passe sous mon pull, puis, sous mon soutien gorge, avec son pouce et son index, il s'empare de mon téton qui se durcit aussitôt. Je passe ma main sur sa joue, rasée de près pour la première fois depuis notre étrange relation.

Je me retrouve nue en un rien de temps. Les boutons de sa chemise impriment une légère marque sur mon sein droit. Je m'attaque à la boucle de sa ceinture.

Son caleçon enlevé, il me prend dans ses bras et m'allonge à sa convenance. Sa bouche passe de mon front à mon cou, de mon cou à mes seins qu'il mordille doucement. Une décharge électrique se produit dans mon bas ventre. Sa langue passe sur toutes les parties de mon corps. Mes mains se crispent sur ses cheveux épais.

Son bassin cogne contre mes fesses à intervalles réguliers. Son corps se raidit. Son front plein de sueur se colle contre ma nuque, j'essaye d'atteindre sa bouche en tournant la tête, il relève son visage vers le mien et m'embrasse.

Chapitre 2

Sur le quai du RER

Je passe mon billet dans la machine. Le tourniquet se débloque. Face à moi, l'escalier qui mène au train en direction de Boissy St Léger. Je le contourne, descends trois marches aussi inutiles que désagréables. Le hall de la gare a beau être en surface, avec de grandes baies vitrées, je ne m'y sens pas à l'aise. Des carreaux rouges tapissent le sol. J'accélère le pas, pousse l'une des six lourdes portes de verres et accède au quai du RER. Le vent m'accueille dès mes premiers pas dehors. Le quai est quasiment vide. Au loin, une jeune femme est assise sur l'un des nombreux sièges en enfilade. Je me dirige vers eux. Sur le sol, une multitude de déchets se meuvent, poussés par le vent. Du coin de l'oeil, je les confonds parfois avec des insectes. Tout en marchant, je choisis un siège. Ils ont la marque des personnes qui s'y sont posés. Mots, chewing gum, auto collants. Quelqu'un a vomi contre le mur.

Je m'éloigne au maximum et m'assois sur le siège du bout de la rangée... Sur le quai en face, deux jeunes gens discutent. Un garçon et une fille, tous deux habillés la dernière mode « urbaine ». Ils s'expriment en gestes et en mots audibles de tous, même de l'autre côté du quai. Ils donnent l'impression d'être toujours sur le point de se frapper. Un jeu de séduction brutal.

Le vent caresse mon visage, des frissons parcourent ma nuque. Je fais six pas mentalement et me retrouve au bord du gouffre. Les rails se trouvent au fond. Un mur invisible semble séparer ces deux milieux. Les gens s'en approchent mais ne le franchissent jamais. Je n'aime pas cette frontière. Le mur n'est matériel que pour les gens sains d'esprit. J'ai peur : une pulsion pourrait me précipiter dans le vide. Mais je suis assise. Le vertige est supportable. Je fixe les cailloux qui entourent les rails. Sont-ce vraiment des cailloux ? Je m'imagine leur texture.

Leur dureté est mise en doute. La poussière les recouvre, mais on peut percevoir leur couleur rouge à certains endroits.

Un rayon de soleil caresse le quai.

Le train vient d'arriver.

C'était à la fin de l'hiver, un dimanche. Il faisait beau.
Le jour commençait à décliner. Il n'y avait personne sur le quai. Je suis monté dans le train. Nous étions six.
Il a démarré. Tout était calme.
Le train ne s'est jamais arrêté aussi brusquement. Silence. Le contrôleur traverse le wagon en courant.
Personne ne sait les causes de l'arrêt.
Une heure passe. Je n'ai pas bougé de mon siège, et commence à avoir des fourmis dans les fesses.
Le contrôleur vient, il va peut être nous éclairer sur cet arrêt qui s'éternise.
« Un jeune homme a voulu descendre pendant que le train redémarrait, sa veste s'est accrochée dans la poignée. Il ne s'en est pas aperçu et à glissé. Son bras et sa jambe ont été aspirés par les roues et arrachés ». tout ça s'est passé sur le bout du quai. Des gens ont vu la scène.
A-t-il eu le temps de ressentir la douleur ? C'est une question idiote, comment une personne qui se fait arracher un membre ne peut il rien ressentir ?
Si ç'avait été moi à sa place ?

Mes pieds devaient se poser sur le quai, ils ne rencontrent que le vide. Je glisse, je ne comprends pas pourquoi, je n'ai pas le temps de comprendre. Le stupide espoir que mon corps pourrait freiner une locomotive que rien ne peut arrêter. Pris dans un engrenage irrésistible, il se détend, mes muscles ne peuvent plus rien, abandonnent la lutte... Ai-je le temps de voir mon bras se détacher de mon corps, ai-je le temps d'entendre mes muscles se déchirer, mes os se briser, ou la douleur a-t-elle poussé la conscience au delà du supportable ? Dans le lointain, j'entends hurler. La machine s'est arrêté, mais la torture est toujours là. Mes membres disparus me lancent. On vient chercher ce qu'il reste de moi. Mon corps n'est plus celui d'un homme.

La douleur se fait moins violente. Je glisse, lentement vers autre part.

Chapitre 3

L'intrus

Une matinée semblable à toutes les autres. Gaëlle regarde ses vingt-cinq ans dans le miroir de sa salle de bains. Elle a mis du temps à se maquiller et se coiffer. Pourtant il ne s'agissait que d'un peu de crayon et de quelques coups de brosse. Tout cela pour faire ressortir le brun de ses yeux et des ses cheveux. Elle était presque prête pour aller travailler. Il ne lui restait plus qu'à boutonner son chemisier. Elle baissa alors le regard vers ce ventre tendu comme la membrane d'une bulle de savon. Toutes ces futures mères pleines de paroles et de projets à la guimauve la laissaient indifférente.

Elle ne ressentait rien pour le rejeton qu'elle avait laissé éclore au creux de son utérus. il était déjà trop tard quand elle s'était aperçue que quelque chose clochait. Sa poitrine avait gonflé dans des proportions qu'elle n'aurait jamais envisagé. pourtant, pas une seconde l'idée d'être enceinte ne lui avait traversé l'esprit. A présent, elle se retrouvait avec un futur poid sur les bras. Son homme du moment, ayant appris la nouvelle ne s'était pas enfui à toutes jambes. Il était resté étrangement serein.

Alors quoi... rien, justement. elle se demandait encore comment elle avait pu être enceinte cinq mois sans se rendre compte de rien. Elle s'était longtemps imaginé que le foetus allait mourir avant terme, mais chaque visite se concluait par une désillusion : le petit se portait désespérément bien. La présence de cet hôte gênant la laissait immobile, seule enfermée dans son propre corps. Les caresses de son ami accentuait cette barrière qui s'était d'un coup érigée entre elle et le monde extérieur.

Dans ces moments de tristesse et de rage, elle aurait volontiers coupé au couteau cette cloque immonde qui avait imperceptiblement remplacé ce ventre quelle n'aimait déjà pas beaucoup. elle aurait sorti par un pied cette sale sangsue qui n'avait demandé la permission de personne pour squatter son organisme. Elle l'aurait jeté au loin comme la carcasse d'un poulet, puis elle aurait découpé tout le surplus de peau encore attaché à son corps et aurait frotté son ventre à la brosse pour redécouvrir enfin sous ces membranes sanglantes son ventre normal. Sortie enfin de ce cauchemard de maternité, elle aurait repris une vie normale dans laquelle elle aurait pu enfin redormir

sur le ventre, marcher dans la rue sans attirer les regards et faire à nouveau l'amour. Mais en rouvrant les yeux, ce ventre affreux était toujours là, plus gros que jamais, comme sur le point d'exploser au moindre mouvement. Lachant un soupir, elle attacha les boutons de son chemisier en commençant par le bas, enfila sa veste, prit son sac et quitta son appartement.

Chapitre 4

La désillusion

En ouvrant les yeux ce matin là, Il avait la tête vide, ou plutôt, sereine... les rayons du soleil détouraient les battants des deux volets.

N. était confortable. ni trop chaud, ni trop froid... il restait couché, les yeux fermés et le sourire aux lèvres.

Il étendit les bras. Sa main toucha une tête et tout lui revint. Non, il n'était pas seul, il ne l'était plus depuis deux mois maintenant. Comment avait-il pu oublier.

La jeune fille se tourna doucement vers lui, lui passa la main dans les cheveux. Il n'avait fait que repousser l'échéance. Il avait jugé que deux mois, c'était un peu court pour juger d'une relation. Pourtant le charme était bel et bien rompu...

Il y avait cru... Cette fille rencontrée par hasard, une discussion qui s'engage, un sourire, une plaisanterie. Ils avaient accroché tous les deux. leur première rencontre présageait une suite des plus belles. Malheureusement. cette nuit là, N. la regardait dormir et se rendit compte que tout ce qu'il pouvait éprouver pour elle avait disparu, comme ça... Il n'y pouvait rien. La tristesse revint à la vue de son sourire à demi éveillé. // Il ne l'aimait plus.

Chapitre 5

Au pub

Elle avait tourné la tête, en direction de ce jeune homme, qui la regardait avec insistance depuis au moins une demi-heure.

Le pub, elle le connaissait peu... elle y avait été quelque fois, avec un de ses amis qu'elle ne voyait plus maintenant. Cela faisait maintenant trois mois que son copain n'avait pas donné signe de présence. Bien sûr, il donnait de ses nouvelles mais trouvait toujours une excuse pour ne pas venir la voir. Elle, s'accrochant toujours, avait gardé l'espoir de le retrouver sous peu, imaginant lui sauter au cou, lui disant "je t'aime". Le fait est qu'elle était seule, à cette table, son cocktail à la main, regardant évoluer la faune du lieu au fil des heures.

Il était à présent vingt-deux heures. Il était toujours là, discutant avec un des ses amis qui semblait être de plus en plus sur le point de partir. Elle ne le trouvait pas si mal finalement. Ses cheveux noirs, ses yeux sombres, son torse, charpenté juste comme il le faut sous sa chemise rayée, lui plaisaient. Son ami prit sa veste et sorti du pub. Le voici maintenant qui s'avançait vers elle. Assise seule à sa banquette, elle le vit arriver d'un pas sûr. Il lui demanda si elle attendait quelqu'un... Bien sûr qu'elle n'attendait personne.. mais pour la contenance, elle inventa un ami qui, s'étant fait désiré trop longtemps, n'était plus attendu. Toujours avec finesse et bonne humeur, ils parlèrent de tout et de rien jusqu'à la fermeture de l'établissement.

Une heure du matin. Plus de possibilité pour elle de regagner sa demeure. La voyant immobile sur à la sortie du pub, il lui indiqua qu'il n'habitait qu'à quelques centaines de mètres d'ici. Elle n'avait pas d'autre choix que d'accepter. Bien qu'elle savait qu'il n'était pas vraiment moral d'accepter cette proposition, elle n'avait pas envie de la laisser passer.

Il la fit entrer la première dans le hall de l'immeuble, elle fut la première à gravir l'escalier jusqu'au deuxième étage, là où se situait son appartement. Il lui donna un tee shirt pour la nuit et lui laissa la place pour la salle de bain. tout semblait normal. en se réchauffant avec l'eau de la douche, elle pensait à l'hospitalité de ce garçon qu'elle connaissait à peine, sachant très bien ce, qu'au fond, il attendait d'elle.

Elle passa sa main sur le miroir pour en retirer la buée, se regarda,

sourit à son reflet pour contrôler l'état de ses dents et sorti de la salle de bain. ce fut le tour du garçon d'y passer le temps qu'il faut pour se préparer au sommeil. La musique qui passait la laissait dans un état second.

le jeune homme revint avec un pot de couleur violet. Il la fit s'allonger sur le ventre, s'assit sur ses fesses et commença à lui masser le dos. Chaque pression de ses mains, chaque carresse devenaient une torture. Sans le vouloir, son corps se cambrait. Il laissa glisser ses mains à la base de sa nuque, stoppa son mouvement et, doucement, approcha son souffle de son cou et y déposa un baiser. Tendue comme jamais, elle tremblait de tout son corps quand elle se remit sur le dos. Doucement, il lui prit la main. Sa main, à elle, parcouru le bras de son "bienfaiteur" et, comme si elle ne pouvait plus se contrôler, la posa sur son torse. elle pouvait sentir la fermeté de son corps à travers son pygama. Sa bouche s'approcha de celle du jeune homme.

La musique continuait à résonner dans cet appartement, où l'impulsion du renouveau venait d'éclater à la lueur de la lune. Plus rien n'existait. plus de lendemain, plus de travail, plus de petit ami absent depuis trop longtemps.

Elle était seule, libre de son corps. Elle laissa sans regret la chaleur envahir tout son corps, elle laissa son partenaire inconnu la couvrir de baisers, de caresses. Elle se laissa faire avec délice, sans penser au regrets qu'elle éprouverai au reveil du lendemain.

Chapitre 6

Les larmes

Retour dans la réalité...

Quelle sensation de lourdeur, retourner dans son corps, comme dans un vêtement trop sale, qui ne réchauffe rien une fois sur le dos. étendue sur le lit, elle vient de tester la nouvelle herbe qu'elle a elle-même planté dans son jardin.

Cela faisait maintenant cinq heures qu'elle était partie on ne sait où, entre la Grande Ourse et Jupiter. Seule à la maison, personne n'était là pour l'empêcher de tester elle-même ses cultures discrètes.

Tout d'abord, elle s'était sentie molle, comme fondant dans son matelas. Ensuite, elle s'était envolée jusqu'à son plafond qu'elle avait traversé pour atteindre le ciel pluvieux. Elle ne se rappelait de rien, ni de qui elle était ni des soucis qui la poursuivaient depuis longtemps déjà. Elle n'était plus rien qu'une poussière voyageant au gré du vent.

De retour dans sa chambre, les sanglots lui prirent la gorge et la serrèrent à l'étrangler. Les larmes tombaient sur le drap dans un goutte-à-goutte presque imperceptible. Toutes les douleurs étaient revenues toutes en même temps, assaillant sa tête de toutes parts. La terreur étreignait tout son corps sans qu'elle puisse la combattre. Bloquée. C'était à chaque fois le même scénario. Tout ce qu'elle prenait pour mettre en suspend le poids de sa pauvre existence ne durait jamais plus de quelques heures... Le retour se faisait chaque fois plus difficile. Bien sûr, elle avait vu des tas de personnes pour essayer de sortir de cet état si pitoyable, elle avait été forcée par ses parents, puis son compagnon à consulter... cela faisait quatre ans maintenant que, malgré les thérapies et les conseils avisés, elle s'était enfermée dans ce système stérile de l'oubli, par n'importe quel moyen.

Voilà qu'aujourd'hui, elle était arrivée à un seuil de saturation. "On a toujours le choix", se répétait-elle sans arrêt, pour éviter le pire, quand ses crises étaient trop fortes. Elle s'allongeait alors sur le lit, laissait passer les pleurs et les cris pour s'endormir, le cœur fatigué mais silencieux. Mais là, c'était différent. c'était trop lourd, trop douloureux, elle n'avait pour tout horizon que le noir profond d'un cosmos sans futur, sans rien.

Elle était morte vivante. se trainant vers la salle de bains, elle ouvrit le premier tiroir, sortit un rasoir qu'elle entreprit de démonter.

elle prit une des deux lames qu'elle s'enfonça dans le poignet droit. Enfin sereine, comme si elle avait réussi une épreuve des Dieux, elle se laissa aller, assise contre la baignoire, sentant qu'elle allait enfin redevenir pour de bon cette poussière voletant au gré du vent.

Table des matières

| | | |
|---|--------------------|----|
| 1 | Impressions | 3 |
| 2 | Sur le quai du RER | 7 |
| 3 | L'intrus | 11 |
| 4 | La désillusion | 15 |
| 5 | Au pub | 17 |
| 6 | Les larmes | 21 |